

In God We Trust

Richard Martel

Number 83, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, R. (2002). In God We Trust. *Inter*, (83), 56–59.

In God We Trust

Richard MARTEL

« En fait, si on observe assez globalement ce qui se passe dans le monde, je pense que l'on pourrait décrire la situation comme suit : plus un État dispose de la capacité d'user de la violence, plus est grand son mépris pour la souveraineté – des autres, cela s'entend. Les États-Unis sont – et de loin – les plus aptes à même d'user de la violence et c'est sans doute pourquoi l'enthousiasme atteint chez nous son paroxysme [...].

La souveraineté, s'il s'agit de la nôtre, doit être soigneusement défendue comme un joyau des plus précieux. Mais celle de nos différents ennemis n'a aucune valeur [...].

Ainsi donc, aucune question de législation internationale ne vaut lorsque le prestige, la position ou la puissance des États-Unis sont en jeu. »

Noam CHOMSKY, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, p. 177

Le travail intellectuel consiste essentiellement à scruter des relations multiples stipulant des rapports hiérarchiques du pouvoir. Mais voilà que le langage, les images, voire un tout médiatique renforçant l'idée d'identité va jusqu'à nous embrigader contre l'autre. « Le trait de génie du système de domination et de contrôle consiste à séparer les gens les uns des autres de telle sorte qu'ils ne puissent travailler ensemble. » (CHOMSKY, *De la propagande*, p. 220) Donc qu'ils ne puissent établir de rapports de solidarité mais tout au plus qu'ils se conforment à la devise : *In god we trust* ! À partir d'un tel mécanisme mental, il est fort facile de montrer le MAL et de contrôler les masses informées dans leur quête essentielle de consumérisme.

Par le langage médiatique, on colporte l'idée de l'identité, de la nation qu'il faut protéger contre le MAL. Il y a le bon, le juste, le vrai et le reste fait partie de cette grande notion qui est AUTRE. Et l'AUTRE ne me concerne pas !

En Amérique du Nord, l'institution politique est déterminée par l'économie qui s'infiltre dans le militaire pour mieux faire respecter le slogan : *In god we trust* ! Les mécanismes médiatiques organisent ainsi l'information en créant un tissu sur lequel le spectacle doit prendre les allures du débat fixé par les organes des puissants. Dans un pays où l'information reste très contrôlée, il faut un peu s'attendre à cela ! « Car en démocratie, on doit contrôler l'esprit du public, la force étant exclue ou du moins réduite. À partir de ce moment où il faut enrégimenter et marginaliser les gens, en faire des « spectateurs de l'action », pas des « participants », selon l'expression de LIPPMAN, on doit avoir recours à la propagande. Tout cela est très clair. On peut repérer les prémisses de ce contrôle au XVII^e siècle et lors de la première révolution démocratique. » (CHOMSKY, *De la propagande*, p. 228)

Ceci nous amène assez loin dans le passé pour comprendre la source de cette sorte d'aliénation médiaco-démocratique qui va culminer avec le délire des langages ramenant les idéaux protestants voire calvinistes : *In god we trust* !

Dans un livre remarquable et publié il y a presque cent ans, Max WEBER traite de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Ce qui l'amène à considérer que, « [i]ndubitablement, le choix des occupations et, par là même, les carrières professionnelles, ont été déterminés par des particularités mentales qui conditionnent le milieu, c'est-à-dire, ici, par le type d'éducation qu'aura inculquée l'atmosphère religieuse de la communauté ou du milieu familial. » (WEBER, p. 34) *In god we trust* ! WEBER traite des différences d'attitudes entre le catholique et le protestant : « Le catholicisme est plus « détaché du monde », ses éléments ascétiques relèvent d'un idéal plus élevé, il a dû inculquer à ses fidèles une plus grande indifférence à l'égard des biens de ce monde. » (WEBER, p. 35-36) Il poursuit au sujet des protestants : « Inutile d'accumuler les exemples dans cet exposé préliminaire ; ceux que nous venons de présenter, en bien petit nombre, soulignent déjà combien « l'esprit de travail », de « progrès » (ou quelle que soit la façon de le désigner), dont on tend à attribuer l'éveil au protestantisme, ne doit pas être compris comme « joie de vivre »... » (WEBER, p. 41)

Cette notion de progrès est l'appellation divine du « *In god we trust* ». L'argent américain est alors un morceau de la divinité, le billet étant comme une étape dans la réalisation du destin individuel, dans la réalisation du projet divin et c'est en ce sens une condition du devenir.

L'« *In god we trust* » des billets verts américains, tous de la même couleur, uniformisés dans la réalisation du divin, c'est le progrès par l'économie nous amenant progressivement vers le divin.

Max WEBER trouve dans un discours de Benjamin FRANKLIN de 1736 les grandes lignes du capitalo-protestantisme : « Souviens-toi que le temps, c'est de l'argent » ; « que le crédit, c'est de l'argent » ; « que l'argent est, par nature, générateur et prolifique » ; « que le bon payeur est le maître de la bourse d'autrui » ; « que tu apparaîtras comme un homme scrupuleux et honnête ». (WEBER, p. 44-46) C'est intéressant ici de dire « que tu apparaîtras » parce que l'apparaît suscite une distanciation qui laisse supposer qu'il y a apparence, donc le réel !

« Si nous nous demandons, en particulier, pourquoi on doit « les hommes faire de l'argent », Benjamin FRANKLIN, bien qu'il n'ait été lui-même qu'un assez pâle déiste, répondra (cf son autobiographie) par une citation de la Bible, que son père, en stricte calviniste, lui a rabâchée dans son enfance : « Vois-tu un homme preste à la besogne ? Au service des rois, il entrera, au service des gens obscurs il ne restera pas. » » (WEBER, p. 50)

Pour s'approcher du divin, le protestant fera fructifier l'argent par sa profession au service donc du progrès. Cette idéologie qui vient du calvinisme est toujours ce qui mène les institutions de l'Amérique du Nord, fondées sur le rapport à l'argent où prédomine l'économie, par rapport au politique. C'est la raison d'ailleurs pour laquelle l'administration de la confrérie BUSH insiste pour lutter contre le MAL qu'il assimile ici surtout à l'Islam. Une guerre de religion s'installe donc parce que le politique ne remplit plus sa fonction de tisser des relations dans les rapports économiques. L'économie ayant pris le dessus sur le politique, le refuge dans le religieux comporte une attitude : *In god we trust*.

« Dans la mesure où l'individu est impliqué dans les rapports de l'économie du marché, il est contraint de se conformer aux règles d'action capitalistes. » (WEBER, p. 51) L'« éthique sociale » du protestant est une réalisation de soi faisant de l'économie son système de propulsion vers le divin ici qui s'assimile à l'argent. Et c'est peut-être là l'explication : pourquoi les billets verts américains sont-ils uniformes dans la couleur ? C'est qu'ils sont une partie du divin, réellement.

« Le problème majeur de l'expansion du capitalisme moderne n'est pas celui de l'origine du capital, c'est celui du développement du capitalisme. » (WEBER, p. 71) Cet esprit a transformé le monde, les idées, les relations humaines dans leur ensemble. L'aboutissement logique de la reproduction capitaliste reste l'élimination de tout ce qui ne contribue pas au profit, ce profit devant servir les intérêts de la logique guerrière du capital. « Si le vieux capitalisme productiviste avait réprimé la créativité, l'expression personnelle et les pulsions logiques et hédonistes, le nouveau capitalisme consumériste saurait libérer cette énergie psychique contenue en ayant recours à l'expression artistique pour forger une culture omniprésente de la consommation. » (RIFKIN, *L'âge de l'accès*, p. 233) De même, « [p]our des millions d'Américains, le droit d'acheter et de posséder est une expression beaucoup plus significative de la liberté individuelle que le droit de vote. » (RIFKIN, p. 230) Dans un texte publié en 1880, Paul LAFARGUE, qui en passant a épousé la fille de Karl MARX, insistait déjà sur la consommation devenant de plus en plus une orientation économique : « Le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de créer des besoins factices. » (LAFARGUE, *Le droit à la paresse*, p. 47) C'est quand même étonnant, il y a plus de cent ans, ce type de discours précurseur !

Lentement, avec le développement capitaliste, le virtuel économique prend le dessus sur le physique économique ; nous sommes passés de l'ère de la propriété à celle de l'accès : « Le système capitaliste a besoin de ce dévouement à la vocation (*Beruf*) de gagner de l'argent. » (WEBER, p. 74) Ce concept de *Beruf*, traduit par LUTHER, pourrait se traduire par « tâche de l'existence » (WEBER, p. 81) « L'unique moyen

de vivre d'une manière agréable à Dieu n'est pas de dépasser la morale de la vie séculière par l'ascèse monastique, mais exclusivement d'accomplir dans le monde les devoirs correspondant à la place que l'existence assigne à l'individu dans la société (*Lebensstellung*), devoirs qui deviennent aussi sa «vocation» (*Beruf*). » (WEBER, p. 90) La dimension divine passe par l'économie qui dresse l'individu comme un serviteur de sa morale en progrès social, contre le MAL assimilé ici à ce qui enlève la progression de l'économie, à une destitution de la réalité, à une compression et à une destruction. Celui qui identifie le MAL doit nécessairement être dans le BON, le BIEN. C'est par cette idéologie que les Américains peuvent se permettre de ne signer aucun accord qui puisse altérer quelque peu le développement, la croissance économique : « L'homme est tenu d'accepter sa besogne comme lui étant donnée par décret divin et doit s'en accommoder [selon SHICKEN]. » (WEBER, p. 96) Tout empêchement à l'économie, comme pourrait l'être l'implantation d'un Mc Donald par exemple, peut être considéré comme une offense à Dieu, comme un arrêt dans l'existence du divin se réalisant dans la progression ; pour l'individu, contre l'autre, parce que l'autre serait le MAL. Le ton autoritaire, les convictions profondes que l'administration américaine proclame sont la manifestation d'un égocentrisme aveugle, une extrapolation d'un moi existentiellement axé sur le développement incontrôlé de l'individu dans le groupe : être l' élu ! « D'une part, se considérer comme élu constituait un devoir ; toute espèce de doute à ce sujet devait être repoussé en tant que tentation du démon, car une insuffisante confiance en soi découlait d'une foi insuffisante, c'est-à-dire d'une insuffisante efficacité de la grâce. » (WEBER, p. 127) Cette grâce, ce sont les médias qui la fabriquent pour insuffler au président BUSH cette totale confiance au point qu'il lui est possible d'identifier le MAL, de le combattre même au nom de la liberté. Cette liberté, c'est sa nécessité de se comporter comme un bon dirigeant, dans la bonne direction : *In god we trust* ! « [C]ela signifie que Dieu vient en aide à qui s'aide lui-même. » (WEBER, p. 132) Le reste fait partie d'un groupe qui se nomme l'AUTRE et qui agit donc dans le MAL puisqu'il ne défend pas l'idée de l'individu, donc le progrès.

Progresser l'individu, jusqu'au narcissisme médiatique, est une volonté divine parce que le projet en est ainsi, fixé par quelques centaines d'années de croyances économiques. « Ainsi la sanctification de la vie en arrivait-elle à prendre le caractère d'une exploitation commerciale. » (WEBER, p. 144) Analysées il y a cent ans, chez WEBER, les origines de l'aliénation collective nord-américaine nous rappellent les fondements, calviniste et protestant, de l'économie actuelle. Il n'y a aucune tolérance en ce qui a trait à l'empire de l'argent ; tous doivent contribuer à la réalisation du divin billet vert. « Ainsi la tolérance en tant que telle n'a certainement rien à voir avec le capitalisme. » (WEBER, p. 151) Cette intolérance extrême est celle de l'administration américaine qui ne peut tolérer la différence. Il y a une nécessité à uniformiser, au sens justement de l'uniforme. Le développement hiérarchique présuppose l'accès régularisé à l'économie pour le rapprochement avec la divinité, ici le billet vert. Pas de volonté économique, pas de réalité objective, car c'est le MAL ! Qui n'a pas les vertus de la progression de soi par le travail, pour le profit, n'a aucune importance. L'AUTRE, le pauvre, insensé dans le développement économique, n'est pas utile, pas dans le BON chemin. Donc il est dans un AUTRE, et cet AUTRE doit être éliminé : « Désirer être pauvre équivaut à désirer être malade, ce qui est condamnable en tant que sanctification par les œuvres, et dommageable à la gloire de Dieu. » (WEBER, p. 197) Empêcher la construction d'un PFK doit donc être considéré comme une offense à Dieu.

Manifestation postprotestanto-calviniste, la morale nord-américaine témoigne d'une orientation totalement économique et la culture, comme produit, doit se conformer au modèle, devenir un acte moral. L'expérience artistique se conforme aux exigences de la chose située comme matière économique, dans la réalité-marchandise ! « Dans le domaine des arts plastiques, le puritanisme n'a peut-être pas trouvé grand-chose à étouffer. Mais le plus frappant, c'est le déclin des dons musicaux éminents [l'apport de l'Angleterre à la musique et loin d'être négligeable], pour en arriver à ce vide absolu que nous trouvons plus tard, et de nous jours encore, chez les peuples anglo-saxons. » (WEBER, p. 205), Faut-il y voir – clin d'œil à John CAGE – une explication de l'esthétique minimalisme américaine, justement de la période d'expansion des institutions et de la culture nord-américaine ?

WEBER anticipe-t-il les situationnistes ? Il énonce : « Cette tendance profonde à l'uniformisation de la vie, qui de nos jours se manifeste dans l'intérêt du capitalisme pour la standardisation de la production, avait son fondement idéal dans la répudiation de l'idolâtrie de la créature. » (WEBER, p. 207) « L'uniformisation de la vie », une lutte de l'usure, un temps partagé, non plus uniformisé. On se penserait en plein MARCUSE ! La société actuelle nord-américaine est un dérivé calviniste et protestant, une morale de l'individu, dans sa progression sociale, contre l'AUTRE, qui n'est pas bon pour soi, et est donc pour le MAL ! La division sociale *politically correct*, elle aussi, repose sur ces assises protestanto-calvinistes. L'analyse du début du XX^e siècle par WEBER témoigne d'une très grande uniformité, contre les différences, d'une affirmation d'un moi, contre l'AUTRE.

« Ayant conscience de se tenir dans la plénitude de la grâce de Dieu, d'être manifestement une créature bénie, aussi longtemps qu'il donnerait dans les limites d'une conduite formellement correcte [c'est moi qui souligne], que sa conduite morale était irréprochable et que l'usage qu'il faisait de ses richesses n'était en rien choquant, l'entrepreneur bourgeois pouvait veiller à ses intérêts pécuniaires ; mieux, son devoir était d'agir de la sorte. [...] une tâche considérée comme un but voulu par Dieu. » (WEBER, p. 218) Même la mondialisation, voire la globalisation de l'économie relève du protestanto-calvinisme. WEBER note : « Certes, la Déclaration de l'Armée du 2 août 1652, de même que la Pétition de Niveleurs du 28 janvier 1653, visaient à l'abolition des octrois, des douanes, des contributions indirectes, et à l'établissement d'une taxe unique sur les *estates*. Mais elles réclamaient surtout le *free trade*, c'est-à-dire l'abolition de toutes les barrières monopolistes à l'acquisition [*trade*] dans le pays et à l'étranger, lesdites barrières étant considérées comme violant les droits [naturels] de l'homme. » (WEBER, p. 221-222)

L'idéal productiviste n'a pas besoin de l'identité extérieure, autre ; il est un modèle opérationnel complet qui fixe la norme et conditionne tout sur son passage. L'économie comme un sport de l'économie ! « Aux États-Unis, sur les lieux mêmes de son paroxysme, la poursuite de la richesse, dépouillée de son sens éthico-religieux, a tendance aujourd'hui à s'associer aux passions purement agnostiques, ce qui lui confère le plus souvent le caractère d'un sport. » (WEBER, p. 225) Inutile de démontrer à quel point le sport, dans l'économie capitaliste, n'est plus le jeu, parce que dans le jeu existe une dimension de gratuité. L'esthétique du sport est son existence comme matière capitaliste. « En Amérique, l'hypocrisie et l'opportunisme en matière de conventions sociales étaient à peine plus développés qu'en Allemagne... » (WEBER, p. 239) Hypocrisie et opportunisme sembleraient les deux mamelles de la pensée « officielle » capitaliste. WEBER continue : « Il ne faut



pas perdre de vue que, même en Amérique, sans la diffusion universelle des qualités et des principes de conduite méthodique observés par ces communautés, le capitalisme ne serait pas aujourd'hui ce qu'il est. » (WEBER, p. 239) Et tout comme les autres religions, quelles qu'elles soient, « [c]est la communauté religieuse qui déterminait l'admission ou la non-admission à la pleine citoyenneté politique. » (WEBER, p. 243) L'Amérique religieuse est celle de la marchandisation des rapports humains au service des principes moraux dans la consommation d'un temps, celui de l'usure. La propriété capitaliste reposait sur la réalisation de la production. À l'ère de l'accès, c'est ailleurs que se trouve la séquence de développement ; le temps remplace l'espace.

« Cette dématérialisation du temps partagé représente le couronnement du processus qui voit le temps, plutôt que l'espace et la matière, devenir une ressource rare, et la logique de l'accès l'emporter sur celle de la propriété. » (RIFKIN, *L'âge de l'accès*, p. 212) Il se trouve une nouvelle étape du capitalisme, non plus basée sur la production, mais la circulation par l'entremise des services. Dans cet univers, la production culturelle est un processus plus qu'une matière. La dématérialisation, le processus ! Dans ce livre de RIFKIN, au chapitre sept, il est titré : « L'accès comme style de vie ». Le style de vie, c'est Fluxus, les situationnistes ; il y a homologie structurale entre le langage économique et le langage artistique, tout comme cette notion de réseau, de périphérie même ! « L'émergence de l'économie en réseau, la dématérialisation croissante des produits, le déclin du capital fixe, l'hégémonie des actifs immatériels, la transformation des produits en purs services, le passage du paradigme de la production à celui du *marketing* et la transformation des relations et des expériences humaines en marchandises sont autant d'expressions de la restructuration radicale de l'économie globalisée permise par les technologies de pointe. » (RIFKIN, p. 188) Difficile de mieux expliquer !

Le capitalisme étant basé sur le profit, il est clair que le travailleur et le produit ne sont que des séquences et, en ce sens, peuvent être remplacés. On passe de l'objet à sa dématérialisation pour arriver à l'attitude, à l'hégémonie du conceptuel. « Le facteur critique, en matière de productivité, est passé de la réponse physique à la réponse mentale, du muscle du cerveau. » (RIFKIN, *La fin du travail*, p. 257). L'option de RIFKIN est que le développement des nouvelles technologies enlève plus de travail qu'elles n'en créent. Partant de là, l'économie se diversifie et c'est maintenant le secteur des services et non plus celui de la production qui concerne le développement de l'économie nord-américaine.

Dans son désormais célèbre livre *No Logo*, Naomi KLEIN a très bien démontré, chiffres et statistiques à l'appui, que la production est de plus en plus faite en Asie et que le secteur des services repose pour l'essentiel dans le développement de l'économie nord-américaine. Elle rappelle aussi que « la croissance des dépenses publicitaires dans le monde dépasse maintenant du tiers la croissance de l'économie mondiale. » (KLEIN, p.33) Le capitalisme vient de franchir une étape importante qui installe la valeur de l'argent, *IN GOD WE TRUST*, comme motivation métaphysique, presque un rituel religieux. On sera passé de l'objet, au processus, à l'attitude !

La modernité était industrielle, la postmodernité est ludique. Dans un système reposant sur le travail, c'est le paradigme opérationnel de la production qui domine, et la propriété y est le fruit du labeur humain. Dans un monde réglé par le jeu, c'est le principe de la représentation qui règne et l'accès marchand aux expériences culturelles devient l'objectif essentiel de l'activité humaine. Produire des objets, échanger et accumuler des propriétés, voilà qui ne joue plus qu'un rôle secondaire à l'âge de l'accès, où il s'agit avant tout de produire des

scénarios, de composer des récits et de vivre des fantasmes. La dureté d'une époque vouée à l'exploitation et à la transformation des ressources physiques s'évanouit. La postmodernité est toute en douceur et en légèreté, son univers est celui des sentiments et des attitudes. (RIFKIN, *L'âge de l'accès*, p. 319)

Dans la nouvelle économie, il y a une « virtualisation » qui s'accroît jusqu'à la disparition même du produit, une pure substance se divinuant dans la ritualisation de son processus de distribution. L'humain s'assimile alors aux conditions de réception en tant que pur agent de consommation.

L'argent s'installe comme critère d'analyse et de positionnement dans la hiérarchie des valeurs. En fait, reposant sur le calvinisme et le protestantisme, le capitalisme serait une religion ! Par le fait qu'il dicte la conduite d'êtres humains dans leurs rapports sociaux, serions-nous en présence d'une religiosité ? La dynastie BUSH s'apparente-t-elle à d'autres familles dirigeantes, comme en Corée du Nord, en Irak, en Indonésie ou à Cuba ? Il est assez étonnant que le tissu familial décrié ailleurs soit celui qui « gouverne » aux États-Unis.

« Les États-Unis à eux seuls, avec moins de 5 % de la population humaine, consomment maintenant 30 % de l'énergie et des matières premières encore disponibles sur la planète. » (RIFKIN, *La fin du travail*, p. 325) Avec une croyance fanatique dans le pouvoir de l'argent, il est vérifiable que ceci entraîne une croyance en une certaine supériorité. « Lorsque les intérêts américains sont en jeu, les problèmes de droit ne sont pas pertinents » (CHOMSKY, *De la propagande*, p. 67) En outre, « [i]l existe une politique formulée au nom des intérêts bien compris de la puissance intérieure américaine, des liens entre l'État et le monde des affaires. Cette politique est suivie de façon très cohérente. Les États-Unis n'ont rien à faire du droit, de la morale ou du bien-être des hommes. Ils se soucient de maximiser certains intérêts. » (CHOMSKY, p. 83-84) L'autre n'existe que comme une contribution, au sens financier, et, avec la morale blindée, basée sur l'ascétisme et la réussite personnelle, les valeurs autres ne sont aucunement un intérêt, dans le sens spéculatif du terme. « Le droit d'exclure les autres de la jouissance de nos possessions était perçu comme la meilleure façon de protéger notre autonomie et notre liberté personnelle. Mais la vraie liberté naît du partage, et non de la possession. » (RIFKIN, *L'âge de l'accès*, p. 430)

Le culte de la morale pour l'exclusion de l'AUTRE reste toutefois paradoxal parce que, tant que nous aurons besoin de nous regrouper en société, il y aura toujours la proximité d'autrui. La gestion du rapport avec l'AUTRE est impossible sans rapport avec l'AUTRE ! Imaginez que la forte majorité de la population américaine – et cela doit être valable pour l'ensemble des pays anglo-saxons – ne parle que l'anglais et ne consomme que sa propre culture ! Ceci entraîne un complexe de supériorité que le culte narcissique du moi et la force économique ne font que revaloriser. Le rapport avec un AUTRE stipule la connaissance comme la reconnaissance et non pas une spectacularisation de soi pour la digestion par l'AUTRE.

Au cours des dernières années les développements de l'économie ont transformé les enjeux comme les acteurs. « Les fondements de la puissance américaine [...] se sont déplacés du domaine militaro-industriel à celui de la suprématie absolue en matière d'information et de spectacle. » (RIFKIN, p. 358) Le capitalisme culturel est en fait l'assise du développement. Ne parle-t-on pas d'ailleurs d'industrie culturelle, d'industrie de la connaissance, d'industrie du savoir, d'industrie du tourisme ? « L'essor du capitalisme culturel a été facilité par le passage de la loi sur les télécommunications de 1996, qui ouvrait le secteur des médias à de nouveaux compétiteurs [...]. Mais, en 1997,



les représentants de soixante pays signèrent sous les auspices de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) un accord mettant fin au monopole public et ouvrant le marché mondial des télécommunications, estimé à 600 millions de dollars, à la libre concurrence et aux investisseurs étrangers. » (RIFKIN, p. 359 et 361)

Il est donc important de pouvoir être actif dans le développement culturel sans nécessairement être obligé de passer par le rouleau compresseur de la pensée unifiante, américaine pour l'essentiel. La culture et les valeurs nord-américaines sont basées sur l'exclusion et la séparation, sur une marchandisation des rapports humains, l'éthique comme l'esthétique en sont imprégnées. L'économie sans le politique, c'est l'organisation de la matière comme la séquence d'un développement rendu abstrait par la destitution des valeurs extérieures.

Pourtant, les conditions de rapports harmonieux passent d'abord par la reconnaissance d'unités alternatives, dans le sens de la non-conformité à un modèle ! Or, on devrait plutôt ici insinuer que la globalisation des structures économiques va nécessairement susciter une homogénéisation de la condition et de la réalité de la matière culturelle : « La préservation de la biodiversité et de la diversité culturelle sont les deux grandes causes sociales du XXI^e siècle, et elles sont étroitement liées entre elles. » (RIFKIN, p. 418)

Dans un univers de transfert économique, il n'y a plus que la marchandisation pour légitimer les fonctions humaines, dès lors assujetties aux fonctions déistes économiques. Actuellement, « [d]après une enquête du PNUD, au niveau international, 350 milliardaires possèdent un patrimoine qui dépasse le revenu annuel cumulé de près de la moitié de la population du globe. » (RIFKIN, p. 375) L'accélération basée sur le développement sans les relations humaines est une mécanique abstraite dans sa fonctionnalité, au sens de l'abstraction. Ceci ne pourra amener que des conflits, des inégalités et des rapports de force. Dans un des états les plus riches des États-Unis, la Californie – donc un endroit certes à l'abri des nécessités – « l'État de la Californie consacre actuellement plus d'argent aux prisons qu'aux établissements scolaires. » (RIFKIN, p. 377) Inutile de commenter ! La reconnaissance des cultures autres passe d'abord par l'accès volontaire et le dégagement des structures conventionnelles de la pensée, ici soumises aux critères économiques nord-américains et à la vacuité de contenu. Bien des activistes, économistes et penseurs actuels supposent qu'on doit inscrire dans le social de nouvelles méthodologies, de nouvelles « alternatives » ; une déstabilisation du modèle régnant semble donc vouloir émerger, s'imposer même ! Ça s'appelle la diversité et l'ouverture contre l'unidimensionnalité et le repli sur soi, ses valeurs, son identité ; ça passe aussi par le désir de connaître et par conséquent d'admettre la différence. La globalisation a ceci de pernicieux qu'elle agglomère des mentalités qu'elle pousse à s'autocensurer pour conserver sa rentabilité basée sur le nombre. Que les petites entreprises se succèdent au profit du profit semble la condition inéluctable dans la mondialisation de l'économie.

C'est pourquoi la recherche d'une alternative aux formes traditionnelles du travail dans le cadre de l'économie de marché est la tâche cruciale à laquelle tous les pays doivent s'atteler. Pour être prêts à entrer dans l'ère postmarchande, il faudra s'impliquer beaucoup plus fortement dans la construction du tiers secteur et de la régénérescence du tissu social. Au contraire de l'économie de marché, qui ne s'appuie que sur la « productivité » et peut donc envisager la substitution des machines aux hommes, l'économie sociale repose sur les relations entre les gens, sur la chaleur humaine, la camaraderie, la fraternité et la responsabilité-qualité difficilement automatisables. Précisément parce que ces vertus sont inaccessibles aux machines, elles seront le refuge naturel des victimes de la troisième révolution industrielle qui auront vu leur force de travail perdre quasi toute valeur marchande et seront à la recherche d'un nouveau sens à leur vie. (RIFKIN, *La fin du travail*, p. 378)

En lisant « Nouveau sens à la vie », on se penserait en plein « situationnisme » et il est fort intéressant de remarquer maintenant à quel point le discours sur les transformations des substances artistiques semble le même que celui des économistes : réseaux, processus, attitude, dématérialisation, relationnel, alternative...! Aurions-nous appréhendé les transformations du champ de l'art... avant les développements de l'économie ? On parle de fraternité, de convivialité ; ce sont des idéaux du XIX^e siècle, mais qui sont quand même mieux que ceux de Benjamin FRANKLIN de 1736 !

Du côté du collectif comme le Critical Art Ensemble, l'idéologie semble similaire : « [...] les stratégies non relationnelles consistant à attaquer un site de pouvoir comme le sens du devoir, pourraient renforcer la résistance politique et culturelle [...]. La loyauté à l'égard de la parenté, de l'amitié ou de tout autre forme d'affinité, pourrait ame-



ner une inversion dans la structure du devoir. Les gens seraient fidèles à d'autres individus plutôt qu'à leur patron ou à leur société. » (Critical Art Ensemble, *La résistance électronique*, p. 252-253) Mais l'économie ne supporte pas d'autres motivations que la progression par l'anéantissement de l'AUTRE, comme de la nature ; une écologie de l'esprit devra tôt ou tard exister. En matière de conventions internationales par exemple, les Américains s'en sortent, ils n'ont pas à respecter l'AUTRE – ici l'AUTRE, c'est presque l'ensemble de la population mondiale. « En fait, au sens strict, les États-Unis n'ont jamais signé de conventions, et, lorsqu'ils l'ont fait, ce qui est très rare, ils imposent systématiquement une clause de réserve dont les termes exacts sont : « Ne peut s'appliquer aux États-Unis » (CHOMSKY, *De la guerre comme politique étrangère*, p. 183) Il y a un problème de taille, car on ne peut ainsi rester au-dessus des lois et croire que les autres doivent s'y conformer. Et en même temps, à lire les intellectuels dissidents, ou alternatifs, on en vient à trouver qu'ils font vraiment pitié, ces Américains, dans l'unicité de leur pensée, dans leur économie assassinnante, dans leur éclatante poussée guerrière, dans leur délire institutionnel basé sur l'hypocrisie et l'opportunisme. Ils sont finalement aliénés par leur pouvoir sans limites, ils l'exercent, dans la servitude des AUTRES, pour accélérer l'obésité de leur mentalité déiste financière : *IN GOD WE TRUST* !

Bibliographie

- CHOMSKY, Noam, « Souveraineté et ordre mondial. Du bon usage de la raison du plus fort, du droit et de l'intérêt national (1999) », dans *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, Paris, Agone éditeur, 2001.
 CHOMSKY, Noam, *De la propagande. Entretiens avec David Barsamian*, Paris, Fayard, 2002.
 Critical Art Ensemble, *La résistance électronique*, Paris, Éd. de l'éclat, 1992.
 KLEIN Naomi, *No Logo, la tyrannie des marques*, Paris, Actes sud, 2001.
 LAFARGUE Paul, *Le droit à la paresse*, Paris, éd. Allia, 1999.
 RIFKIN Jeremy, *L'âge de l'accès*, Paris, Éd. La Découverte, 2000.
 RIFKIN Jeremy, *La fin du travail*, Paris, Éd. La Découverte, coll. de poche, 1997.
 WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.